

## 16

### MONSIEUR PASTEUR

C'est fort, la confiance. Une énergie qui se rit des escarpements. Je ne crains pas de me montrer faillible devant celui en qui j'ai confiance. Je ne crains pas qu'il découvre mes infirmités. Il les connaît, les accepte. Un éditeur en qui j'ai confiance peut me demander le saut dans l'inconnu, un travail hors registre, juste assez périlleux pour m'obliger à me rassembler et à bien calculer mon élan.

C'est ce que fit Ghylaine Povinah, début juillet 1985, en me proposant d'écrire un livre sur Pasteur. On était dans l'année du centenaire de la première vaccination anti-rabique, prélude au centenaire de la fondation de l'Institut. L'offre éditoriale sur le sujet

était quasi inexistante, il y avait donc une occasion à saisir.

— Est-ce que ça t'intéresse ? me proposait-elle en souriant.

Estomaqué, je me tassai sur ma chaise et balbutiai.

— Ben... Euh... C'est que...

— Je te demande pas une réponse à la minute. Réfléchis quelques jours.

C'était ma première commande et la crainte de ne pas être à la hauteur me paralysait. Je me sentais capturé et j'avais envie de me dégager.

— Ce serait quel genre de livre ? demandai-je avec prudence.

— Une biographie.

Elle me renvoya à un livre sur les camps de concentration, qu'elle avait publié récemment. Cela me donna une vague idée de ce qu'elle attendait. Je me détendis, commençant à me laisser tenter.

— C'est que... j'ai toujours été nul en maths et en physique chimie, plaisantai-je.

Je voulais clairement la mettre en garde. Je m'étais retenu de lui demander : « Pourquoi moi ? Tu n'as personne de plus compétent sous la main ? Il vaudrait peut-être mieux donner ce boulot à quelqu'un de qualifié. »

Elle rit.

— Oui mais, il y a aussi le côté humain de Pasteur, inséparable du scientifique. Ça nous intéresse, nous, et tu devrais être à l'aise dans ce registre.

Nous ? Des arrières plans se dévoilaient avec l'entrée de ce

*nous*. Notre conversation respirait la mûre réflexion, le projet qui s'élabore dans l'ombre, pressent des auteurs, hésite avant de s'arrêter sur un nom... Qui composait cette fine équipe ? Raoul Dubois, Bernard Épin sans doute. Solides ressources éditoriales de La Farandole, le premier dirigeait la revue *Jeunes Années*, publiée par les Francs Camarades, et le second, fin connaisseur de la production éditoriale, tenait la rubrique des livres pour la jeunesse de *L'École et la Nation*. Une autorité critique. On se côtoyait dans les débats, les formations. Rencontres de terrain façonnées par les échanges. Coude à coude, mélanges, partages... Les sympathies s'érigeaient en fraternités.

Dans ce *nous*, je sentais la chaleur d'un grand feu et j'avais envie de participer à son rayonnement.

— Et il te faudrait le texte sous quel délai ? me décidai-je à demander.

— Septembre octobre. On voudrait sortir le bouquin au printemps prochain.

Le feu aux fesses, autrement dit ! Allez, allez, assez tergiversé, ça urge ! Tu dis oui, tu sautes à la baille et tu nages ! Oui, mais j'ai pas pied et j'ai horreur de l'eau froide.

— Bon, tu es libre, hein ! Simplement, si tu sens pas le truc, tu le dis franchement, enchaîna-t-elle, faussement accommodante, pour me secouer. Ça change rien entre nous, mais il faut qu'on puisse se retourner pour trouver quelqu'un d'autre.

Non ! eus-je envie de hurler. Pas quelqu'un d'autre. Je prends. Je saurai. Promis, compte sur moi. Je rentre et je m'y mets tout de

suite.

— Oui, bien sûr, c'est normal, je comprends, répondis-je. Mais, je crois que je vais me décider assez vite. Je te rends réponse d'ici la fin de la semaine.

En acceptant ce travail, je m'assurais un nouveau livre, je m'évitais les affres de la recherche d'un thème qui ait des chances d'intéresser, je coupais à la galère de l'envoi d'un manuscrit, l'attente du verdict, puis les nouveaux refus qui s'empilent... Une véritable aubaine ! Et puis, cette satisfaction d'avoir été choisi, qui me tombait dessus sans crier gare... Ces minuscules picotements de l'ego qui ne font pas de mal de temps en temps. Une autre facette du sentiment d'utilité. Qu'est-ce que j'avais donc laissé filtrer de moi pour leur faire penser, à La Farandole, que j'étais capable de raconter la vie d'une sommité comme Pasteur ?

Déjà, je commençais à redouter que Ghylaine, devant mes hésitations, ne changeât son fusil d'épaule pour se débarrasser de ce bourrin, qui renâclait des naseaux devant le picotin qu'on lui servait.

Pasteur, le gosse du tanneur de Dole, enfant du Jura comme moi. On s'était rencontrés, naguère... Je songeais à mon instituteur qui m'avait emmené, avec tous les gamins scolarisés du village, garçons et filles, dans un fameux voyage de fin d'année, visiter les maisons de Pasteur, à Dole et à Arbois. Mes incompréhensions d'enfant me revenaient. Comment un fils de tanneur avait-il pu devenir un savant ? Quel rapport existait-il entre des peaux

d'animaux et la rage ? Impossible de percer ces énigmes. Quant à demander des explications ? Et d'une, j'étais timide. Et de deux, en ce temps-là, on ne demandait pas. Bien trop la frousse de se faire accuser de ne pas avoir écouté, et engueuler, ou tirer les oreilles, ou les petits cheveux au-dessus de la tempe, à t'en soulever les fesses de ta chaise, même.

Pasteur ! Le maître insistait sur la modestie – qui n'était pas si grande que cela –, de la condition du papa, pour nous faire réfléchir, nous autres modestes, gosses d'ouvriers et de paysans. « Prenez-en de la graine ! » nous exhortait-il, en nous offrant le grand homme, notre compatriote, en exemple. Il poussait les feux de la morale sans vergogne, vu que cette tâche de chauffeur était dans ses attributions, pour donner du grain à moudre à nos rêves, secouer nos ambitions, booster l'ascenseur social.

Avant le départ, il nous avait lu le fameux éloge de Pasteur à ses parents : « *O mon père et ma mère ! O mes chers disparus qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout.* »

Je songeais aussi à ma grand-mère Léonie. Née à l'époque où Pasteur accumulait ses découvertes, elle avait fait partie de la première génération d'enfants élevés dans la religion pastorienne. La religion avait atteint les marches de l'est bien avant les principes d'hygiène qui voyageaient beaucoup moins vite. Une génération au moins leur serait nécessaire pour commencer de transformer les habitudes de vie, dans les campagnes. Néanmoins, ma grand-mère évoquait Pasteur avec déférence, comme si elle l'avait rencontré.

Elle aurait pu écrire cette fameuse lettre que Pasteur reçut à l'époque de l'épopée anti-rabique, dont l'enveloppe était ainsi libellée : « À celui qui fait de miracles, rue d'Ulm, Paris ».

Ils sont légers les arguments qui font pencher la balance d'un côté ou d'un autre. En souvenir de mon école rurale, par amour pour ma bonne grand-mère, je commençais à avoir envie d'écrire ce livre.

En arrivant chez moi, ma décision était prise et je commençais mes recherches.

Je travaillai tout l'été et je rendis mon texte dans les délais. J'avais pris contact avec l'Institut, évidemment, visité le musée, sans oublier la crypte, où je m'étais recueilli sur les tombes de Pasteur et de Roux. J'avais fait un saut dans le Jura, à Dole et Arbois, pour retrouver les maisons que j'avais oubliées, découvrir la fameuse vigne, qui servit à mettre en évidence le dépôt du ferment sur les grappes. Je cherchais Pasteur où il avait vécu et où il n'était plus.

Cette tournée, proche du pèlerinage, que certains jugeront inepte, ne m'était d'aucune utilité pour comprendre la démarche scientifique du savant. Elle me servait à m'emplir de lui, à me dilater intérieurement pour qu'il occupe le plus d'espace possible. Tous ces lieux, que je traversais, avaient changé. Ses maisons n'étaient plus habitées que par des souvenirs reconstitués et figés, les paysages s'étaient modifiés, les villes transformées, même l'air du pays que j'y respirais n'était plus le même que le sien. Et pourtant, les

minuscules indices que je prélevais au hasard de mes maraudes, me permettaient d'engager un processus d'identification, pareil à celui d'un acteur qui s'approprie un personnage, en vue de la métamorphose nécessaire à son jeu. Je n'avais évidemment pas à devenir Pasteur pour l'interpréter, mais en marchant sur ses traces je m'efforçais de ressentir son ambition, ses colères, son infatigabilité, son austérité, sa compassion pour les gens qui souffraient, ses chagrins de père impuissant à sauver trois de ses cinq enfants, aux côtés des paysans, dans le quotidien de ses voisins vigneronniers qui l'avaient connu gamin, des sériciculteurs désespérés du Gard, méticuleux dans son laboratoire, autoritaire avec ses élèves, ou ferrailant à l'Académie, intraitable avec ses adversaires... Ce flux impétueux de vie, je voulais capter un peu de sa puissance, pour me laisser emporter.

En arrivant chez moi, ma décision était prise et je commençai mes recherches.

Dès qu'elle eut pris connaissance de mon texte, Ghylaine Povinah m'appela :

— Ce que tu as fait nous a surpris, m'annonça-t-elle. Ça nous plaît beaucoup et tu nous as donné une idée. On change notre fusil d'épaule. On a décidé de faire de ton bouquin notre *Beau livre* de l'année.

Tabarnak ! Cette collection de *Beaux livres* était une vitrine. Albums cartonnés, sujets humanistes incontestables, textes copieux, riche iconographie, cette production était essentiellement tournée

vers les collectivités (mairies, comités d'entreprise...), qui appartenaient à l'actif réseau de diffusion culturelle communiste. Ce réseau était une alternative efficace au réseau commercial, où La Farandole était moins présente. Et il vendait nos livres ! Les militants et sympathisants communistes achetaient leurs bouquins à La Farandole et aux Editions Sociales, tout comme les enseignants s'équipaient à feu la CAMIF. Publier un livre dans cette collection des *Beaux livres* était donc la garantie d'une vente de vingt-cinq, trente mille exemplaires, selon le sujet traité.

— Seulement, il faudrait que tu nous redonnes de la copie, poursuit Ghylaine, parce que maintenant, on est un peu juste.

Le projet s'amplifiait soudain. Mieux, mes interlocuteurs de l'Institut Pasteur que j'avais tenu informés de l'avance de mon travail, à qui j'avais demandé de relire mon manuscrit, s'engageaient davantage au vu de ma production. Ils mettaient leur photothèque à notre disposition pour l'illustration du livre et La Farandole décidait, en renvoi d'ascenseur, de reverser une part des ventes du livre pour la Recherche. On se retrouvait soudain, en pleine philosophie pastorienne solidaire. Pasteur était à nos côtés, vivant, actif, et sa présence faisait ronfler les turbos.

Ces mots sont de nature à faire sourire, je n'en doute pas, et je les écris en toute connaissance de cause. Pasteur était bien là et je sais ce que je sais.

À plusieurs reprises au cours de mon travail, j'avais eu le vague pressentiment de sa présence. Des signes tangibles. Des signes,



pas son fantôme !

Signe, les documents essentiels que j'avais découverts au tout début de mes recherches et qui, en facilitant mon travail, me confirmaient dans ma décision.

Signe, l'intérêt que je provoquais lorsque j'expliquais mon projet. Le nom même de Pasteur sonnait comme un sésame.

Signe, la passion de ce vigneron d'Arbois qui m'expliqua la fermentation et le paratartrate, et qui se revendiquait vigneron *et* pastorien.

Signe, l'énergie qui se mobilisait pour ce livre.

Quel point commun rassemblait tous ces signes ? Pasteur. L'élan qu'il avait imprimé à son époque, par sa manière particulière de s'imposer, laquelle comprend aussi son habileté politique (si toutes pouvaient produire des effets aussi durables et universels, il n'y aurait lieu que de s'en réjouir !), par son ampleur humaine, par son sens du marketing, qui préfigurait la recherche scientifique d'aujourd'hui. C'est une collecte, en effet, véritable premier téléthon international du monde, qui permit de créer l'Institut Pasteur.

Aussi, dans l'espoir qu'un jour, la science, physique ou biologique, soit capable de démontrer de quelle manière tangible l'énergie produite par une intelligence aussi puissante que celle de Pasteur persiste après la mort et se propage concrètement à travers des générations d'héritiers, j'aimerais considérer les signes et les coïncidences comme des preuves manifestes de la présence de tels êtres exceptionnels. C'est pourquoi, je persiste à considérer que Pasteur nous accompagnait *vraiment*.

Le livre, intitulé *Monsieur Pasteur*, fut publié. Il contribuait très modestement au financement de la Recherche, mais j'étais heureux du macaron qui l'annonçait sur la couverture. Il reçut un prix européen, de l'université de Padoue, et le prix Jean Macé. Jean Macé et Louis Pasteur, deux monuments du XIX<sup>e</sup> siècle. L'un, obsédé par l'émancipation du peuple, l'éducation des enfants, leur scolarisation, qui voulait « *faire des hommes qui pensent, pour penser ensuite comme ils l'entendront* » et qui, en créant la Ligue de l'Enseignement permit à Jules Ferry d'imposer l'obligation scolaire, la gratuité et la laïcité de l'école. L'autre, acharné lui aussi à lutter contre l'ignorance, mère de la misère, et à combattre la souffrance de toutes ses forces, sans discriminations : « *On ne demande pas à un malheureux : de quel pays ou de quelle religion es-tu ? On lui dit : tu souffres, cela suffit. Tu m'appartiens et je te soulagerai !* » Ils étaient là, tous deux, ces grands maîtres, réunis par mon livre, et à la Ligue, et grâce à La Farandole, le soir de la remise du prix. C'était pour moi une synthèse heureuse, un équilibre vivant ( provisoire, bien entendu, comme tous les équilibres ; je n'allais pas tarder à le vérifier), et, pensant au travail entrepris depuis qu'on me l'avait confié, je goûtais la simple satisfaction d'avoir été cohérent.

Ensuite, les événements se sont un peu précipités. J'ai rapporté plus haut, les prétentions du Front National à épurer les bibliothèques et notre refus de le laisser faire. La part que j'avais

prise à cette opposition, ajoutée aux prix que j'avais reçus, attira l'attention sur mon livre. Contrairement à l'habitude des ouvrages pour la jeunesse, il recueillait une presse abondante (l'effet Pasteur, sans doute, conjugué à celui de Jean Macé) et plutôt élogieuse. On devrait se méfier des concerts de voix unanimes, car ils suscitent toujours les grincements. Comme l'eau qui dort, ils sont une provocation au mouvement, et leur calme est une incitation aux tourbillons qu'ils enfantent.

La tempête souffla au printemps 87, dans *La revue des livres pour enfants*. Une critique brutale, méticuleuse, y massacrait mon livre avec un tel acharnement que j'en fus anéanti, et que mes éditeurs et quelques amis, se demandèrent même quelle mouche avait piqué la *Joie par les livres*. Certains ajoutant : « Qu'est-ce qu'il leur a fait Cassabois ? », laissant entendre que l'argumentaire de la rédactrice chargée de s'occuper de mon cas n'était pas si béton qu'il paraissait et qu'il fallait chercher ailleurs que dans ma façon de traiter mon sujet, les vraies raisons de cette exécution. Un contrat avait-il été lancé sur ma tête ? J'entends contrat au sens maffieux du terme.

Entre la *Joie par les livres* et moi ce n'était pas le grand amour. Pas une guerre déclarée, plutôt une sorte de méfiance : celle du petit devant le gros, du challenger sur le tenant du titre, renforcée par le fait que je n'étais pas de la même bande. L'expression même de la concurrence que se menaient alors les mouvements d'éducation populaire qui prétendaient avoir une voix au chapitre des livres pour enfants.

Cette lutte n'était pas seulement une bataille de personnalités. Elle était aussi un jeu majeur d'influence, une compétition dans le paysage culturel, afin d'occuper les meilleures places auprès des ministères dispensateurs d'argent public, clé des projets et des fonctionnements, à côté de quoi la vanité n'est que de la petite bière, même si elle jubile de compliquer les choses.

Par mon appartenance affichée au camp de la gauche laïque j'étais donc un concurrent.

La *Joie par les livres* avait été longtemps la seule référence en matière de littérature pour la jeunesse, manifestant une autorité non usurpée, loin de là, et reconnue. Non seulement elle était chargée de la formation des bibliothécaires, ce qui n'était pas rien, mais elle faisait aussi grand cas de l'animation, de toutes les techniques susceptibles d'attirer les enfants au livre, de les accompagner dans leurs lectures, de les surprendre, de les éduquer, produisant des expositions, inventant l'emblématique « Heure du conte », qui, avant de devenir une banale activité à la portée de n'importe quel raconteur improvisé, était une véritable institution.

Je me dois de préciser que la *Joie par les livres*, bien qu'en position de force, n'était pas la seule à œuvrer dans ce domaine. Raoul et Jacqueline Dubois aux *Franças*, avaient, eux aussi, une longue pratique de la démocratisation du livre derrière eux, ou des personnes isolées qui développaient leurs convictions dans des revues qu'elles créaient, cherchant à rassembler autour d'elles :

Germaine Finter par exemple, avec *Livres service jeunesse*, Denise Escarpit à *Nous voulons lire*, Janine et Jean-Marie Despinette au sein de *Loisirs-jeunes*, ou encore Roger Boquié et Monique Bermond avec leur émission hebdomadaire, *Le livre ouverture sur la vie*, à France-Culture. Des territoires délimités, dont chacun reconnaissait les frontières, et, à l'exception de quelques inévitables coups de griffe agacés, grosso modo, les respectait.

Mais les autorités, comme les partages du monde, finissent toujours par être remis en question. Des conceptions nouvelles apparaissent, heurtent les anciennes, qui répondent, aussitôt sur le qui vive, leur quant à soi, excipant de leur professionnalisme et cherchant à imposer leur vérité comme LA vérité. Alors, poussé par les feux de l'égo, le bouillon du débat d'idées se met à cuire dans le chaudron aux polémiques et déborde en brûlant un peu les spectateurs, qui, à leur tour, prennent fait et cause, pour les uns ou pour les autres. Olé !

Les livres de Ruy-Vidal avaient sans façon ébouriffé les suprématies et ouvert la porte de la contestation. La Ligue, historiquement légitimée par l'œuvre de son père fondateur, entra à son tour dans la danse au plan national en 1976, en créant sa revue *Trousse-livres* destinée, non seulement à informer, mais aussi à rassembler les initiatives en faveur du livre prises par ses fédérations départementales. Car la tribu de ses militants se démenait pour organiser, ici et là, en fonction de ses compétences, de son influence locale, de son histoire, toutes sortes de projets qui s'évertuaient à placer les livres pour enfants sur le devant de la

scène sociale. Ses farouches s'activaient ainsi sans vergogne, avec ou sans l'accord des spécialistes patentés, à Chartres, Tours, Tarbes, Orléans, Saint Briec, Épinal, en Aveyron, en Dordogne, et dans tant d'autres chefs-lieux.

J'insiste sur ce point. La décennie 1975-1985 a transformé l'image du livre pour la jeunesse et son insertion dans la société. La réflexion sur son rôle et sa place a influencé l'édition, l'école et les bibliothèques. Ces changements de conception ont suscité une politique du livre qui a entraîné une redistribution des missions, des fonctions, des spécialités, donc des influences et des pouvoirs, induisant une transformation des situations acquises, un redécoupage des fiefs. Cette évolution a exacerbé des oppositions, donné lieu à des conflits, portée qu'elle était par des individus passionnés, qui reportaient au plan local, bien que dans une moindre mesure, les compétitions qui se jouaient au plan national.

L'implantation de Bibliothèques Centre Documentaires (BCD) dans les écoles, offre un exemple caractéristique de la redistribution des cartes, provoqué par le débat sur le livre pour la jeunesse. Elles ont opposé, un temps, bibliothécaires et instituteurs qui se regardaient en chiens de concurrence.

Les BCD, en effet, n'allaient-elles pas nuire aux bibliothèques municipales, et les instituteurs empiéter sur les prérogatives des bibliothécaires ? Par qui seraient-elles financées ? Leur présence dans les écoles ne dissuaderait-elle pas les mairies de développer les bibliothèques municipales ? Graves questions. La crainte, parce que les crédits ne sont pas illimités, que l'on déshabille Pierre pour

habiller Paul.

Les dérives du débat sur la notion de *lecture plaisir* sont symptomatiques de la méfiance qui se manifestait alors. Cette notion avait été inventée pour souligner une motivation essentielle de l'apprentissage de la lecture. Au plus fort de la discussion sur le partage des tâches entre instits et bibs, ces dernières (pas toutes évidemment, justes quelques unes, déléguées, qui parlaient pour être entendues) en vinrent à soutenir, sans rire, approuvées en cela par certains auteurs, que la *lecture plaisir* devait être l'apanage des bibliothécaires municipales, et le strict apprentissage, que l'on n'osait pas qualifier de *lecture pensum*, voire de *lecture emmerdante*, celui des instituteurs dans leurs écoles ! Et derrière ces attributions se profilait la silhouette de la bib pimpante et pleine de fantaisie, opposée à celle de l'instit besogneux dans son rôle de tâcheron borné. Tout cela était évidemment cantonné aux allusions, aux silences, aux stéréotypes, mais parfois jeté dans la lumière par de fieffés provocateurs.

Pour que les fonctions des uns et des autres soient clairement définies et que la confiance s'installe, il fallut du temps, des explications, des rencontres. Puis, l'usage, la vie quotidienne, les collaborations contribuèrent à ébarber toutes les aspérités, en rassurant chacun. Ouf !

Avant d'en arriver là, les permanents laïques des FOL, qui s'activaient dans leurs départements, chevilles ouvrières de ces changements, étaient parfois très mal vus par les pros des

bibliothèques (centrales de prêt ou municipales), qui les tenaient pour des amateurs et s'irritaient de les voir littéralement marauder sur leur domaine. Le moyen de faire autrement ? Au commencement, toute la terre leur appartenait !

Je faisais partie de ces maraudeurs. Certes, je ne connaissais rien au catalogage, la classification Dewey ne m'intéressait pas et je n'aurais pas su organiser un prêt. Pourtant, en dépit de cette incompetence-là, au lieu de faire profil bas, j'utilisais d'autres facultés pour m'instituer passeur de livres. Je ne faisais pas mystère de mes appartenances et je n'étais guère modéré dans mes propos. Un casse-pieds repérable, repéré, à qui l'on a envie d'envoyer une décharge à la première occasion.

Mon livre, *Monsieur Pasteur* fut cette occasion.

Sur le coup, je ne m'en rendis pas compte. J'étais tellement assommé d'ailleurs, que je n'étais plus conscient de grand-chose. Va donc penser quand l'avalanche t'engloutit !

Ce qui est déconcertant quand on massacre ton travail, c'est que tu ne t'y attends jamais et que tu ne sais pas d'où viennent les coups. Je veux dire que tu ne sais rien de la personne qui t'exécute, sur ce qui la motive, d'où elle se situe pour parler ainsi de toi, et surtout quel est son intérêt. Car elle en a un. Tu as même parfois l'impression que ton bouquin n'est qu'un instrument pour le critique, une occasion qu'il saisit pour se faire valoir. Tu ne sais pas ce qu'il va récolter grâce à toi, mais tu as la vague intuition que ses propos n'ont guère de rapport avec sa simple liberté d'expression. Sur le



coup, tu ne vois rien, tu n'entends rien, tu ne captes rien. Tu es groggy, comme un poisson sur la berge, à suffoquer, avec des soubresauts pour te remettre à la baille, et retrouver tes facultés, avec l'espoir de comprendre ce qui t'arrive. Les soubresauts durent plus ou moins longtemps. Pour moi, avec *Monsieur Pasteur*, ils ont duré quatre ans. Quatre ans pendant lesquels je n'ai pas osé m'approcher de cet article. Et encore, l'ai-je relu sans m'attarder, tant les contusions étaient encore sensibles, mais juste assez pour en avoir le cœur net.

C'est sa longueur qui m'a alerté, quatre pages, comme si la rédactrice ne voulait rien laisser au hasard. Une mise à sac de flic dans une perquise. Un côté « On fout le bordel, les gars ! Rien ne doit rester debout ! » À trop vouloir en dire, mon assassine forçait le trait, et, malgré ses prétentions à l'objectivité scientifique, racontait des conneries. Des arguments fondés, quelques uns, et d'autres, futiles, qui ne se justifiaient que par la volonté de me régler mon compte. De toute façon, même infondés, quand ils t'atteignent, ils te blessent.

Une certaine façon de s'évertuer à souligner le caractère scientifique de ses remarques me persuada que je m'étais mêlé de ce qui ne me regardait pas. J'avais fait intrusion dans un lopin réservé et, sans le savoir, piétiné des plates-bandes. À la vérité, je n'appartenais pas au sérail scientifique. Ma seule qualité était d'aimer Pasteur – un amateur, quoi ! – et de parvenir à le faire aimer, grâce à une narration simple, par des jeunes et des moins jeunes qui me lisaient. En somme, j'étais un dilettante qui avait fait

illusion. Il convenait de me démasquer et de me déconsidérer, avec d'autant plus de vigueur, que le tintouin provoqué par les distinctions que j'avais obtenues et ma présence dans le débat contre la censure, avaient attiré l'attention sur moi. Aussi, mon livre devait-il être balayé... afin de dégager la place !

À l'époque de ma relecture, donc quatre ans après, l'offre éditoriale sur Pasteur, centenaire aidant, s'était un peu modifiée, et des livres récemment parus me prouvaient que de nouveaux projets se préparaient au moment de la parution du mien, que des candidats se positionnaient pour les réaliser, et qu'il convenait surtout de m'écarter de la concurrence.

Plus de vingt ans se sont écoulés, depuis ces faits, au moment où j'écris ces lignes. Mon dépit, par bonheur, s'est apaisé, mais cette crise ne me paraît ni dérisoire, ni vaine, malgré sa distance. Ce qui prouve que, parfois, les massacres ont du bon.

**Jacques CASSABOIS**

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

[www.jacquescassabois.com](http://www.jacquescassabois.com)